

NOSTALGIA

de Mario Martone
avec Pierfrancesco Favino, Francesco Di Leva,
Tommaso Ragno...
Italie/France – 04/01/2023 – 1h58 – V.O.S.T.

Jeudi 23/03/2023 18h30
Vendredi 24/03/2023 19h30
Dimanche 26/03/2023 11h00
Lundi 27/03/2023 19h00

Mario Martone, metteur en scène de théâtre et de cinéma, est né à Naples en 1959. Il commence à travailler dès 1977, dans le théâtre d'avant-garde typique de l'époque et crée la troupe Faux Mouvement avec laquelle il réalise des spectacles qui combinent les références du théâtre, du cinéma et des arts visuels comme *Tango Glacial*, *Le Désir pris par la queue*, inspiré de Picasso, *Retour à Alphaville* de Godard. Dix ans après, il fonde les Théâtres Unis, une compagnie ouverte à la rencontre entre artistes de diverses disciplines ; il ne se contente pas de monter des pièces mais il peut aussi réaliser ses films. Son premier long métrage *Mort d'un mathématicien napolitain* est Grand Prix du Jury à Venise en 1992. *L'Amour meurtri* (1955) et *Théâtre de guerre* (1998) sont présentés à Cannes. Il a réalisé de nombreux courts métrages et documentaires. En juin 2008, il a assuré à Paris la mise en scène de *Falstaff* de Verdi, au Théâtre des Champs-Élysées, et en janvier 2011, celle de *Cavalleria rusticana* et de *Pagliacci* à la Scala de Milan. En 2018, son film *Capri : Batterie* est sélectionné à la Mostra de Venise.

Dans l'entretien qu'il a accordé à la revue *Positif* (novembre 2022 n°741), Mario Martone souligne le rôle essentiel que joua Francesco Rosi dans son inspiration et sa formation, d'une part. D'autre part, le très personnel *Diario napoletano* de Rosi, permet de retrouver Martone jeune auprès du cinéaste vétéran. *Nostalgia*, qui balade son romanque dans la ville parthénopéenne, comme *Diario napoletano* y baladait sa caméra documentaire, est une nouvelle preuve de la créativité sans cesse renouvelée d'un des meilleurs cinéastes italiens en activité : après avoir rendu hommage au poète classique Leopardi (*Il giovane favoloso*, 2014), puis au grand auteur populaire et comique Eduardo Scarpetta (*Qui rido io*, 2021), Martone revient à l'adaptation littéraire, qu'il avait déjà abordé dans *L'Amour meurtri* (*L'amore molesto*, 1995). Une adaptation qui bouscule l'œuvre originale pour en proposer une respiration réellement cinématographique. Entre roman, théâtre, opéra et cinéma, Martone, loin de se perdre, se trouve.

Malgré un long parcours et de belles réussites, Mario Martone demeure peu connu en France, où l'on peine à citer les titres parfois inédits hors de la péninsule. Ce relatif anonymat vient peut-être de ce que le réalisateur italien n'a pas consacré toutes ses forces au cinéma de fiction. Il y a autre chose encore, qu'explique cette attirance pour le réel : dans le traitement des sujets, il évite le fracas et l'émotion sollicitée pour privilégier la déambulation, l'immersion dans un monde. *Nostalgia* en est l'un des plus beaux exemples.

Le film est adapté d'un roman d'Ermanno Rea, journaliste et romancier disparu peu après l'avoir écrit. Rea, comme Martone, est originaire de Naples et, comme lui, il a souvent pris sa ville natale pour cadre, sinon pour sujet de ses œuvres. La plus connue, *Mystère napolitain. Vie et passion d'une communiste dans les années de la guerre froide*, était une enquête entre roman et documentaire sur le suicide, en 1961, de Francesca Spada, journaliste et membre du parti communiste italien. A propos de Naples, Rea y écrivait : « Il n'est pas si aisé de se dérober à l'appel d'une ville quand on se sent lié à elle par des liens si intenses qu'ils paraissent indéchiffrables ».

Nostalgia est bien l'histoire d'un homme attaché à sa ville par des liens qu'il ne déchiffre pas entièrement. Felice Lasco revient à Naples après quarante ans d'absence, durant lesquels il s'est éloigné autant que possible de son ancienne vie :
.../...

Il réside désormais au Caire avec une compagne égyptienne, a appris l'arabe et s'est converti à l'islam. Très vite, le film replace cet homme dans la ville qu'il a quittée et retrouve. L'avion qui le ramène survole, avant l'atterrissage, des immeubles lépreux des quartiers pauvres de Naples, comme s'il allait y plonger.

Dès lors, Felice se perd et se retrouve dans la ville omniprésente : grouillement des rues, street art, pont de la Sanità qui enjambe et isole ce quartier du reste de la cité, marché nocturne, églises baroques, jeunes à moto, gens ordinaires à leur fenêtre ou sur leur balcon... Felice est de nouveau absorbé par sa ville natale. Il affiche d'abord une carte de Naples sur le mur de sa chambre, mais retrouve bientôt des sensations qui le guident plus sûrement. Insensiblement, le réalisateur fait oublier au spectateur le temps qui passe ; on ne sait bientôt plus depuis quand est rentré l'homme devenu étranger au monde son enfance, et qui, sur les conseils de sa compagne, ne venait que pour revoir sa mère. Sur ce fond de quartier abandonné à lui-même où surgit souvent la beauté d'une place, d'arbres courant le long des murs, trois lignes mélodiques se dessinent. D'abord, Felice retrouve sa mère jamais revue depuis son départ, à 14 ans. Dans un plan admirable de simplicité, il sonne à la porte de l'appartement en rez-de-chaussée où elle a été reléguée en son absence. La porte s'ouvre et nous ne voyons que le profil de Felice découvrant sa mère avant que la vieille femme ne s'avance en prononçant son prénom, qu'ils se reconnaissent et s'étreignent enfin. Felice prend soin de Teresa. Sans qu'il y ait eu de transition, puisque Felice est parti depuis si longtemps, le fils devient le père de sa mère et la baigne dans une séance pudique, où Teresa, d'abord honteuse, s'en remet peu à peu à cet homme qui elle a donné naissance.

La deuxième ligne est la violence de Naples. Un soir, Felice croise des jeunes à moto ; des coups de feu retentissent au loin. Le lendemain, lors d'une messe en plein air, le curé d'une paroisse de la Sanità dénonce un meurtre, s'en prend à la Camora et appelle à la révolte : « On ne doit pas étouffer les incendies sociaux, on doit les allumer ». Felice va faire la connaissance de Don Luigi, personnage inspiré du prêtre napolitain Don Antonio Loffredo, qui s'acharne à sauver les jeunes de l'influence de la mafia. Un jour, Don Luigi emmène Felice dans sa tournée et le présente à ses paroissiens, notamment ceux qui ont des enfants, et leur parle de cet homme qui a vu d'autres horizons et qui est devenu quelqu'un en partant. Mais Felice, lui, au grand dam du curé qui moque cette adolescence de western, leur parle de son enfance à Naples, de son meilleur ami d'alors, devenu chef de gang que tous surnomment le « *malommo* », terme qu'il n'est nul besoin de traduire.

C'est la troisième ligne mélodique : Felice veut retrouver son ami d'enfance, celui qu'il emmenait sur sa moto dans de longues échappées vers la mer, que nous découvrons au son de « Lady Greengrass », celui qui le défendait contre les bandes rivales, celui qu'il a dû fuir brutalement et n'a jamais revu. La nostalgie de Felice est d'abord celle de cette relation pure, intense, qu'il idéalise en ranimant sa mémoire. « Mon meilleur pote, mon frère » dit-il en évoquant Oreste lorsqu'il raconte à Don Luigi les conditions de leur séparation. Pour marquer les retours dans le passé, Mario Martone change de format d'image, passant du 2.40 :1 au 1.33 :1, format du cinéma muet, du cinéma primitif, de l'enfance des films. Ce mélange entre le présent et les réminiscences est fluide et naturel. Il passionne Martone depuis toujours. (.../...).

En ouverture de son film, le cinéaste a inscrit la phrase de Pier Paolo Pasolini : « La connaissance est dans la nostalgie. Qui ne s'est pas perdu ne possède pas ». A Felice comme à Pasolini, Oreste oppose pourtant une réponse définitive, qui montre tout ce qui les sépare : « C'est le passé. Et le passé n'existe pas ». La mort est omniprésente dans *Nostalgia*, celle de Teresa, celle qui provoqua la séparation des deux amis, celle qu'on sent approcher. Par de nombreux aspects, l'œuvre fait penser à *La Vierge des tueurs*, l'un des plus beaux films de Barbet Schroeder : même retour d'un homme vers une ville qu'il a quittée depuis longtemps, même contraste entre la beauté sereine de la vieille cité et la violence qui en surgit brutalement, même chemin vers un engloutissement par la ville du retour à l'enfance. Dans les deux cas, des sensations que le cinéma peut seul donner. Jean-Dominique Nuttens – *Positif* – novembre 2022 n°741.

Prochaines séances :

Falcon Lake : jeudi 23/03 21 h – dimanche 26/03 19h – lundi 27/03 14h – mardi 28/03 20h.

Premières urgences : jeudi 30/03 21h – Dimanche 02/04 19h – lundi 03/04 19h – mardi 04/04 20h.